

d'eux dans ce moment, et à eux que je veux parler.

Echappés au naufrage, comme *Simonide*, ils emportent tout avec eux. Mais comme le poëte grec, ils ne sont point tombés sur une terre barbare. Dans les villes où on les accueille, les sciences et les lettres fleurissent; ceux qui les cultivent sont honorés. Ils peuvent donc encore trouver une patrie; ils peuvent ne pas renoncer à la considération des hommes. Plaçons l'un vis-à-vis de l'autre un Allemand et un François tous deux de la classe ordinaire; différens de langage et de moeurs, ils seront tout-à-fait étrangers l'un pour l'autre; à peine se croiront-ils de la même espèce; ils ne s'entendront sur rien; ils se déplairont réciproquement, se haïront peut-être, et à-coup-sûr se rapprocheront peu. Mais les savans de Paris et de Marseille s'entendront bientôt avec les savans de Vienne et de Hambourg; les diverses langues qu'ils parlent leur en fourniront d'abord un moyen matériel; mêmes études, mêmes idées, enthousiasme pareil pour des objets pareils, tout les rapprochera; un mathématicien françois pour un mathématicien allemand n'est point un françois, c'est un mathématicien; ils sont compatriotes; et dans la vaste république des hommes qui pensent, ils se reconnoissent d'abord pour frères.

En voilà assez pour apprendre aux François